

# LE CŒUR ET LES CONFINS



CÉDRIC GRAS

LE CŒUR  
ET LES CONFINS

nouvelles

PHÉBUS

Crédit citation p. 51 :  
© Éditions Denoël, 2006, pour la traduction française.

© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0989-3

## Le cœur et les confins

L'amour est pour le voyageur un des plus grands périls que lui réserve la route, car il frappe au hasard des sentiers et au gré des chemins. Il fait fi des rêves d'ailleurs et des destinations. Il force le vagabond à la halte, il anéantit ses espoirs de lointain. Aucun autre danger ne peut à ce point compromettre une échappée que cette chimie fatale qui agit à la source, en ôtant toute envie, en détournant la flamme, en abaissant le regard. Le corps d'une femme masque toujours l'horizon.

Ainsi j'errais, au printemps de ma vie, dans les ruelles encombrées de Katmandou où l'on vous hèle à chaque pas, le plus poliment du monde en vous donnant du *Sir* pour mieux vous monnayer les objets les plus inimaginables. L'Occidental s'ennuie rarement dans ces cités d'Asie du Sud où les macaques infestent les temples, où les barbiers vous pétrissent les muscles après vous avoir rasé de près et où les *boys* au repos vous sollicitent pour vous dépouiller de quelques roupies au rami. Il me tardait

néanmoins de regagner les cimes. L'Himalaya central n'est guère praticable qu'avant ou après les moussons et celles-ci approchaient irrémédiablement. J'attendais depuis trois jours déjà mon compagnon d'ascension ou, tout au moins, de ses nouvelles.

Il n'est plus guère à la mode de patienter sans fin dans des lieux exotiques pour des rendez-vous aussi imprécis que «fin avril à Katmandou». On exige désormais de chacun qu'il fasse bon usage des moyens techniques mis à disposition par l'époque. Mais puisque notre entreprise avait précisément comme principe de refuser tout moyen de locomotion pour nous rapprocher des éminences majestueuses de l'Himalaya, je m'amusais plutôt de cet ajournement digne d'un roman de Kipling. J'avais en outre tout le loisir de m'aventurer chaque jour plus profondément dans la cité népalaise et de satisfaire la curiosité que chaque nouvelle aube exige de l'existence.

Les *sâdhus* à touristes, les saris bariolés, les vaches sacrées et la rumeur délirante de la ville commençaient pourtant lentement à me lasser. J'aspirais à ces semaines de serein effort dans l'apesanteur himalayenne. On ne regrette jamais vraiment la civilisation lors de ces longues expéditions. L'esprit se libère de ses futilités, le corps de ses exigences. On est moins frustré lorsqu'on est privé de tout que lorsqu'on ne sait comment disposer de ses biens.

Un soir que je rentrais par les rues sans éclairage où se glissent les ombres des singes, les rickshaws

brinquebalants et parfois quelques pachydermes, j'avais hâte de vérifier auprès des moustachus de mon petit hôtel s'ils n'avaient toujours pas reçu de message à mon nom. Après avoir tambouriné au portail pour que l'on m'ouvre – la guérilla maoïste faisait alors rage et le couvre-feu était de règle –, je trouvai les employés occupés à une partie de cartes, sous la blancheur d'une lampe à néon faisant office de soleil pour une galaxie de moustiques. Un Sherpa – ainsi que l'on nomme les hommes de la vallée de l'Everest – menait la vie dure aux Népalais des plaines, et un petit tas de billets froissés expliquait sans doute la sueur qui dégoulinait des fronts.

Je m'asseyais avec eux pour savourer la douceur de la nuit. Quelques voix apaisées par les ténèbres résonnaient des balcons surplombant. Bientôt il y eut les cris des joueurs achevant leur partie, la danse du vainqueur et les lamentations des infortunés, mais le calme retomba tout aussi vite et je sombrais dans l'état délicieux qui prélude au sommeil, quand j'entendis le garçon de la petite réception – un vieux comptoir encombré – me héler avec son accent indien : « *Mister, Mister, someone called for you today.* » Ce ne pouvait être que mon ami. Il avait dicté laconiquement ceci au réceptionniste :

*Ai rencontré admirable créature. Suis indisponible avant d'avoir épuisé cet amour.*

Je restais perplexe. Voilà qui sans doute mettait fin à mon attente. Le bougre ne viendrait pas. Il devait à ce même moment peser de tout son poids dans un profond

hamac, aux côtés d'une beauté exotique, sous la douce brise d'un rivage d'Indochine, d'Asie du Sud ou du Pacifique. Aussi bien pouvait-il alanguir son corps contre une Tahitienne ou être penché sur une Coréenne haute comme trois pommes. À moins bien sûr qu'il n'ait croisé la route d'une de ses congénères occidentales, une vagabonde australienne, une *back paker* anglaise, une Allemande, une Espagnole déboussolée, que sais-je ? Que diable dans ce cas ne la ramenait-il pas à Katmandou ? Elle y échangerait les mosquées du Brunei pour les dieux hindouistes, y trouverait les mêmes souvenirs, colliers, pierres et camelotes, qu'à Manille ou en Malaisie.

Cette trahison chassa violemment la torpeur qui m'envahissait quelques instants auparavant. Je montai à ma chambre. Les balcons étaient désormais déserts. Les rideaux flottaient au vent par les fenêtres grandes ouvertes, la quiétude était uniquement troublée par le souffle régulier des dormeurs. Seul, je tempêtais intérieurement dans la nuit la plus tranquille qui fût. Katmandou d'un coup m'était devenu insupportable. Je n'y flânais que dans l'attente du départ. Si l'expectative fait parfois s'accommoder de lieux ou d'amours de passage, le dénouement met brutalement un terme aux compromis éphémères.

L'urgence me saisit cette nuit-là. Ruminant ma fureur de voir s'écrouler tous nos desseins, je pliai bagage et quittai avant l'aurore ma petite chambre aux murs décrépis. Je repassai devant le comptoir de la réception où le *boy* somnolait, affalé sur ses bras croisés, sous le

néon blafard. Je le secouai et le priai de transmettre, dans le cas où mon ami chercherait de nouveau à me contacter, que je mettais le cap sur la vallée de Spiti. Le vieux gardien entrouvrit le portail cadencé et je me retrouvai dehors aux prémices d'un jour qui ne promettait guère que d'écraser toute la plaine de sa chaleur. Les aubes des Indes virent si vite à la canicule que je me hâtai de parcourir les quelques rues qui menaient à la gare routière.

Le premier de ces vieux autobus qui râlent dans les côtes et filent en roues libres dans les pentes fit mon affaire. Je m'assoupis dans les chaos de la piste sur l'épaule de mon voisin dès la sortie de la ville et l'on me redressa la tête sans ménagement à la frontière indienne. Je n'avais plus guère d'intentions sinon de fuir le Népal. Je filai en voyageur avisé vers l'Himalaya occidental, où la mousson ne sévit pas, et rejoignai – après un trajet étonnant sur des pistes éboulées – la haute vallée de Spiti, un petit paradis himalayen aux influences tibétaines.

C'était au printemps. Les arbres en fleurs tachaient de rose et de mauve les pans désertiques des montagnes, là où des hommes avaient bâti leurs maisons. Des champs fluorescents étaient posés au bord des précipices. Les passagers étaient contraints de traverser chaque pont suspendu à pied tandis que le chauffeur se risquait seul au-dessus du vide avec sa pesante mécanique. Puis il fallut cheminer avec armes et bagages jusqu'à un autre véhicule, de l'autre côté d'un segment effondré de la précaire voie. La vallée était bloquée depuis l'automne

précèdent par des neiges épaisses. Seule cette route perchée au-dessus de la rivière Spiti – qui rejoint plus bas la Suttlej et la vallée du Kinnaur – permettait un accès au Tibet secret de l’Inde, au cœur de l’Himalaya, en haut du monde.

C’est dire comme le contraste fut agréable avec l’Inde des plaines. Cette Inde étouffante où les brumes matinales donnent à l’astre solaire un halo incertain, alors que les foules se réveillent, se lavent et se soulagent avant la chaleur. Je songeais dans la fraîcheur des premiers cols à ce qui avait bien pu arriver à mon ami dont je connaissais l’inclination pour les cimes et la fidélité aux sentiers. Le sentiment de trahison laissait progressivement place à des tentatives de compréhension. Prendre de la hauteur, au sens propre du terme, favorise souvent l’effet métaphorique, selon le principe du zeugma. Au demeurant je trouvais à Kaza, la capitale du Spiti, de quoi nourrir ma réflexion.

Il m’avait fait parvenir une lettre par l’intermédiaire d’un ascète d’un ashram du Tamil Nadu. Ce dernier avait accepté de porter le pli pendant les dizaines d’heures d’un lent voyage à travers les plâtitudes de l’Andhra Pradesh. Dans le Bihar, la missive avait été confiée à un missionnaire, dont la terne Église catholique a détourné de leurs rites colorés quelques millions d’Indiens. L’homme de religion avait assuré la poste vers l’ouest, insensible aux mille bruits et odeurs qui hantaient les wagons bondés et à la moiteur terrible d’un convoi à l’approche des moussons. S’étant trouvé malade d’un simple repas,

écœuré, moribond, avachi sur une couchette supérieure, il dut alors lire la lettre, car la pitoyable enveloppe qui me parvint semblait avoir été décachetée et soigneusement recollée. La vie intérieure de cet homme de foi fut sans doute vaincue par le vide de ces interminables voyages ferroviaires où le peuple de Krishna somnole, hérissant d'une forêt de bras et de jambes les couloirs des wagons. Qu'avait-il pu penser de la tourmente intime de l'auteur des quelques lignes jetées sur un papier artisanal de Pondichéry? Il est fort possible que, comme moi, il ait parcouru dix fois cette lettre sous le souffle chaud des ventilateurs, en s'abreuvant d'eau brûlante.

Bref, de vagabonds en évangélistes, le pli sur lequel était mentionné *Kaza, Vallée de Spiti*, suivi de mon prénom, m'avait été remis par une belle Américaine végétarienne et bouddhiste jusqu'au bout des ongles en quête de Shangri-La. C'est elle qui me fit le récit de ces étonnantes péripéties postales. Le courrier était en piteux état et je le dépliai avec précaution, assis sur le lit bombé de couvertures d'une auberge tibétaine glaciale. Par l'étroite embrasure, on apercevait un ciel azur et des plateaux à perte de vue.

*Cher ami,*

*Le coup de foudre est la mort subite du voyageur. J'ai tenté dans un râle intérieur de m'arracher pour Katmandou. J'ai pris la route. Mais le premier soir, étendu sur une couchette auréolée de sueur, j'avais déjà le ventre si noué et l'esprit si vidé d'envie que j'ai bien*

*compris que je n'irais guère loin avec ce poison dans le sang qu'on appelle sentiments. Je ne désirais qu'elle. Elle avait réduit le vaste monde au chas d'une aiguille. Voilà pourquoi je t'ai prévenu si tard, après cette tentative avortée, et aussi parce que je ne parvenais pas à y croire. Je suis revenu à Pondichéry dès l'aube, je n'avais pas dormi, mes pensées ne connaissaient plus de liberté. Autant partir avec une jambe brisée dans ces conditions. Un cul-de-jatte t'aurait été plus utile comme compagnon. Car qu'est-ce qu'un homme privé de sa volonté ?*

*Les premières semaines ont passé où j'étais concentré sur elle, obnubilé par sa présence, drogué à ses caresses, suspendu à ses lèvres. Sa grâce est sa beauté, elle est un être éminemment féminin. Son charme est sa force. Pour le reste c'est une fille aux cheveux noirs, une entre mille. Est-il censé d'espérer plus que de raison d'une telle rencontre ? Certes non. Mais ce n'est pas une simple liaison. Comprends-tu ? Elle ne passe pas simplement dans mon lit, mais dans ma vie. Je le sens, tous les jours, elle laisse une empreinte dans le cours de mon existence, elle s'imprime dans ma mémoire. Elle sera un souvenir à part et peut-être, justement, que cela lui plaît au plus haut point.*

*Je suis désormais en convalescence. Je parviens déjà à faire de longues promenades, seul, lorsqu'elle se rend chez sa famille à laquelle elle me cache. Je crois qu'elle doit bientôt s'absenter pour une fête, peut-être aurai-je la force de mener d'autres activités que la méditation tourmentée de la passion. Il y a dans cette ville tant de trésors que je n'ai même pas songé à explorer encore. Oui, tu*

*m'entends bien, cela ne m'avait pas même effleuré l'esprit ! Moi qui ai fait le tour du monde, moi dont la curiosité est la boussole et l'ailleurs le seul espoir. J'ai vécu un mois dans une chambre aux murs blancs derrière des volets mi-clos à chérir son visage, à embrasser sa nuque, à fermer les yeux d'un bonheur dont je n'ai jamais voulu. À quoi t'aurais-je servi dans l'univers minéral et inhumain des cimes que je n'aurais jamais pu atteindre ? Nous sommes gaillards, toi et moi, mais le jour où elle m'a fait la moue, j'ai chancelé et me suis rattrapé à la rambarde qui borde l'escalier de notre nid.*

*Pour reprendre la route, il faut une énergie et des aspirations contraires à l'amour. Non pas de la haine, mais un sevrage. C'est cela que je dois réaliser pour guérir, épuiser cette passion, la presser jusqu'à la dernière larme, la tordre, l'assécher. Qu'il n'en reste plus rien. Je suis certain qu'alors l'envie reviendra au galop de dormir sous le grand ciel, de reposer sur la terre et de haleter dès l'aube pour humer l'odeur du monde.*

*Je suis, cher ami, tombé dans un traquenard. L'amour était tapi au bord du chemin. Il m'a étourdi et traîné dans cette chambre où je gis depuis. Il m'a tout pris. En s'emparant de mon cœur, il a volé mon âme.*

Je poursuivis mon errance par ces vallées austères où les demeures tibétaines sont couleur de terre. Les montagnes tout autour étaient nues, des rocs, des éboulis et des versants ocre. Les rares brins d'herbe donnaient parfois, sous un angle rasant, une impression de prairie.

Mais à la verticale, on ne pouvait que constater la pauvreté florale de ces hautes terres, battues par un vent continu faisant claquer les drapeaux des monastères. La tombée de la nuit baignait de lumière oblique les versants où s'allongeaient les rares ombres d'une végétation éparse. Quand un pan plongeait dans l'ombre, je me dépêchais de retrouver les rayons d'un soleil artiste qui incendiait la vallée, magnifiait les sommets, glorifiait la nature, ravivait mon cœur. Tout semblait flotter dans l'air. Nul heurt, mais l'harmonie des lignes blanches, des lignes immaculées, des mouvements de neige et quelques subtilités de glace.

Pourtant je ne pouvais m'empêcher de songer qu'à l'heure qu'il était, dans cette petite chambre aux volets filtrant le jour et le bruit de la mer, mon ami flirtait avec une créature qui lui était divine. J'imaginai les saris virevoltants et flamboyants face à une mer du Bengale qui déroulait et défoulait ses vagues sur les plages. La question est millénaire. Que vaut exactement l'étreinte fébrile d'une femme à l'aune de la beauté du monde ?

## La rose et les vents

*Océan, qui sur tes rives  
Épands tes vagues plaintives...*

ALPHONSE DE LAMARTINE, «*Désir*»,  
in *Harmonies, poétiques et religieuses*, 1830

Tout ce que nous voulions, c'était effeuiller les pétales de la rose des vents, la priver de sa corolle de points cardinaux et de sa couronne de directions. Nous rêvions de démystifier le monde et puis de nous installer où il nous serait apparu qu'on y vivrait le mieux. Et nous nous serions établis, ayant dénudé jusqu'au pistil cette fleur qu'il n'aurait plus resté qu'à féconder. Et nous aurions été sereins, délestés du parfum enivrant de l'au-delà des mers, du par-dessus les monts. Et nous aurions aimé après avoir vécu, selon l'ordre implacable des choses qui nous semblait s'imposer. Maudite rose et satanés bourgeons.

Nous étions nous-mêmes d'un bois trop tendre pour avoir l'intuition que la vie n'est pas faite de saisons, ainsi